

Simone de Beauvoir : la genèse des voyages

Eric Levéel

Département de langues vivantes étrangères

Section de français

Universiteit van Stellenbosch - RSA

Les Bertrand de Beauvoir étaient foncièrement et maniaquement français dans leur façon d'envisager les voyages. Le fait de se rendre à l'étranger leur semblait être non pas le comble de l'exotisme mais plutôt celui de l'anti-patriotisme flagrant. Comme de nombreuses familles bourgeoises du début du siècle, ils semblaient avoir fait leur ce vieil adage cocardier : pourquoi quitter nos frontières lorsque notre France a tant de choses à offrir ?

La jeune Simone de Beauvoir sera bercée de cette vision réductrice du voyage ; la France est sa patrie chérie, elle recèle tant de trésors, il n'y a donc aucune raison de la quitter.

Dans la plus pure tradition des valeurs bourgeoises, les de Beauvoir attachent beaucoup de prix à leur famille et à leurs relations. On reste parmi les gens du même milieu, le seul contact permanent avec les couches populaires s'établit avec Louise, la bonne / nounou de la jeune Simone.

Le voyage a obligatoirement un but, une raison valable, un devoir, une obligation ; on ne voyage pas uniquement pour le plaisir, ce serait pour ainsi dire indécent. Le voyage se doit de maintenir, de nouer ou bien de renouer des liens familiaux ou amicaux.

Les de Beauvoir bien que vivant très au-dessus de leurs moyens dans un appartement du boulevard Raspail, ne font pas partie de l'aristocratie (malgré leur nom à particule), ni même de la haute bourgeoisie. Ils sont l'incarnation de cette bourgeoisie moyenne, ultra conservatrice, industrielle et pieuse que l'on ne voit pas migrer chaque année vers Monte Carlo ou tout autre lieu élégant de villégiature de cette Belle Epoque bientôt moribonde.

On voyage, certes, mais on se rend dans des lieux bien moins prestigieux. Comme le narre Simone de Beauvoir dans ses *Mémoires d'une jeune fille rangée*, son premier vrai voyage a 3 ans et demi l'emmène en Haute-Marne chez une soeur âgée de sa grand-mère où sa jeune tante Lili l'accompagne. Ce séjour, Simone de Beauvoir le décrit comme : « un de [ses] plus lointains et de [ses] plus plaisants souvenirs (...) » (Beauvoir 1958 : 16). Loin des appartements parisiens étouffants et encombrés, elle s'enchant de cette petite ville à l'aspect campagnard qui selon elle : « (...) avait l'air copiée sur un de mes livres d'images ; (...) » (ibid).

On discerne déjà le lien entre le voyage et l'écrit ; la fillette ne sait pas encore lire mais elle associe déjà ce voyage, ce séjour, à une page imprimée d'un quelconque abécédaire

consulté dans la bibliothèque paternelle : les prémisses de l'écriture sont liées à celles des voyages. Cette association enfantine révèle un destin et une vie mais également un goût pour la nature qui ne se démentira pas et qui demeurera l'échappée indispensable à une vie parisienne bien souvent trop guindée et dirigiste ; durant l'enfance, et trop prenante, durant l'âge adulte. Ce point d'attache essentiel que sera Paris, durant toute la vie de Simone de Beauvoir, ne s'opposera jamais au besoin réel qu'elle éprouvera de s'en éloigner le plus souvent possible afin de le retrouver à neuf et dans le bonheur.

Ce Paris va aussi devenir le lieu privilégié de l'étude. Dès l'âge de cinq ans et demi, Simone de Beauvoir est envoyée au très catholique Cours Désir où l'Histoire Sainte tient un rôle aussi important que les autres disciplines . Bien que fort pieuse dans son enfance, cette matière aura pour grande concurrente la géographie. Simone de Beauvoir aime à se pencher assidûment sur les planches de son atlas d'où cet émerveillement devant les découpages naturels de la planète qu'elle aime nommer : « extase géographique » (Beauvoir 1958 : 33) et qui miraculeusement lui sera de nouveau rendu lors d'un voyage aérien vers la Corse bien des années plus tard. Ce monde fantasmé lui est offert par le miracle de l'écrit et de la page imprimée : « (...) le monde était un album d'images aux couleurs brillantes que je feuilletais avec ravissement . » (ibid). Comme un leitmotiv, le livre offre le monde, le monde s'offre par l'écrit avant la véritable découverte de la réalité planétaire.

En cette année 1913, le monde de Simone de Beauvoir se limite à l'appartement familial, au Cours Désir, à deux petits voyages chez une vieille tante et des cousins éloignés, aux pages d'atlas associées aux miracles de l'Histoire Sainte, mais surtout aux départs estivaux pour le Limousin, lieu qui la transporte au propre comme au figuré bien loin de ce Paris qu'elle aime mais qu'elle trouve trop domestiqué et fonctionnel, sur lequel elle n'a aucune prise et qui ne l'étonne plus guère : « (...) les maigres richesses de [son] existence de citadine, ne pouvaient rivaliser avec celles qu'enfermaient les livres » (Beauvoir 1958 : 34). Seule chose capable de rivaliser avec les richesses livresques : « (...) la nature aux innombrables replis » (ibid) .

On l'a déjà vu, ce rapport intime à la nature trouve sa source dans la genèse même de l'existence de Simone de Beauvoir. Si Paris est familier, il l'est dans le morne qu'elle identifiera plus tard à la très grande morosité de la vie bourgeoise qu'elle rejettera avec feu lors des premières années en Sorbonne. En 1913, elle conçoit la nature et cette campagne limousine comme la réalité défaits des artifices de la ville et de ceux que sa famille a inexorablement tissés. Son Limousin, qui est représenté par la propriété de son grand-père paternel à Uzerche et celle de son oncle à Meyrignac, elle l'aime par-dessus tout car il lui apprend la vie et la liberté . Elle en fera son refuge jusqu'à sa rencontre avec Sartre.

C'est à Meyrignac qu'elle entend le tocsin annonciateur de la déclaration de guerre, c'est là qu'on lui apprend à devenir une parfaite petite femme de l'arrière et à accomplir ses devoirs de bonne Française, ses devoirs de femme qu'elle critiquera et remettra en cause si vivement dans *Le Deuxième sexe*.

La Première Guerre Mondiale va mettre, pour ainsi dire, un terme de quatre ans à tout voyage d'agrément . On se doit de rester à Paris alors que le père est un temps au front et lors de son retour pour troubles cardiaques, on se doit d'y demeurer malgré la canonnade de la Grosse Bertha, car de bons Français n'abandonnent pas leur logis devant l'ennemi teuton qui n'est qu'à quelques kilomètres de Paris. Néanmoins, en 1917, une amie de ses parents l'invite à venir passer quelques jours à Villiers-sur-Mer. Ce qui aurait dû être un changement par rapport à Paris pour ainsi dire en état de siège, n'est qu'un déchirement pour elle. Tout d'abord elle y part sans sa soeur cadette Hélène que sa biographe américaine Deidre Bair nomme « sa complice » et qu'elle quitte pour la première fois ; deuxièmement, elle ne peut imaginer un déplacement sans le cadre protecteur de la famille : « (...) séparée de ma famille, privée des affections qui

définissaient ma place dans le monde, je ne savais plus comment me situer, ni ce que j'étais venue faire sur cette terre. J'avais besoin d'être prise dans des cadres dont la rigueur justifiait mon existence » (Beauvoir 1958 : 86).

Il est intéressant de noter que cette place dans le monde n'existe que par rapport à la famille, Simone de Beauvoir n'est pas une rebelle. Si le voyage lui permet de quitter l'agencement trop parfait de Paris et de sa vie citadine, à l'époque, il ne constitue pas une fuite vis-à-vis des valeurs et des règles inculquées boulevard Raspail et ensuite rue de Rennes, et qu'elle définira pourtant plus tard de « chaude bêtise ». La vérité, c'est que de Beauvoir aime plaire à son entourage qui le lui rend bien. Sa soeur cadette ne fait pas le poids devant l'aînée adulée pour ses bons résultats scolaires, son patriotisme puéril et sa dévotion religieuse.

Le voyage est formateur et éducateur mais il n'est pas rébellion, il s'inscrit dans une optique sociale déterminée, aux rouages bien huilés, il est « extase » car il détache de Paris pour quelques jours ou quelques semaines mais il peut s'assimiler facilement aux exigences mondaines auxquelles la fillette est assujettie dans la capitale.

Voyager ne désocialise pas mais renforce le caractère social de l'entreprise, on ne voyage pas tant pour découvrir un ailleurs que pour rendre visite à la familiarité ; on se conforme aux critères aristocrates et bourgeois de l'époque : l'hiver passé en ville, dans un quartier décent, et l'été en famille à la campagne, pour ainsi dire sur ses terres. Si le Limousin est formateur pour Simone de Beauvoir, il ne l'est que dans la mesure où il lui offre la nature si absente à Paris et développe en elle un amour profond des choses que l'on peut associer aisément à une optique chrétienne de la vie : il est normal d'admirer la Création dans toute sa splendeur champêtre : la beauté ne peut être liée qu'à Dieu : « La nature me parlait de Dieu » (Beauvoir 1958 : 186).

Malgré tout, l'adolescence approchant, toute cette belle simplicité ne va plus totalement suffire, des interrogations se forment qui, si elles ne remettent pas tout en question, ébranlent le bel édifice et crée l'ambiguïté : « Déjà, il m'arrivait de souhaiter transgresser le cercle où j'étais confinée » (Beauvoir 1958 : 76), mais d'ajouter quelques lignes plus bas : « Ces brefs élans ne m'empêchaient pas de me sentir solidement ancrée sur mon socle » (ibid).

Passée des petites classes aux grandes en 1918, Simone de Beauvoir poursuit ses études secondaires dans le même institut Adeline Désir qui « prenait grand soin de se distinguer des établissements laïques où l'on orne les esprits sans former les âmes » (Beauvoir 1958 : 172). Néanmoins, un changement s'opère car elle va y rencontrer l'amitié en la personne d'Elizabeth Lacoïn surnommée Zaza. Cette amitié, d'une importance primordiale dans le développement de de Beauvoir, sera brisée par la mort de cette première provoquée par un surmenage mental alimenté par l'attitude inflexible de sa famille quant à un possible mariage avec le jeune Merleau-Ponty. Cette mort, de Beauvoir la comprendra toujours comme un meurtre bourgeois, comme le massacre de l'innocence et de la spontanéité. Cette rencontre va réconcilier de Beauvoir avec le Cours Désir qui avait commencé à perdre beaucoup de son charme de par la quantité surprenante de professeurs plus ou moins qualifiés et brillant par leur esprit étroit et leur religiosité bien peu intellectuelle. L'enfant qui aimait tant étudier et qui se délectait des cours d'Histoire Sainte, commence à attendre avec impatience ses départs pour le Limousin libérateur et serein. Libérateur, car soustrayant à la routine école / appartement, et serein car l'ambiance familiale a changé ; les parents ne s'entendent plus aussi bien et, à la démobilisation de son père, les finances sont au plus bas bien que Georges de Beauvoir se plaise encore à jouer les dandys alors que sa mère a tourné l'économie ménagère en obsession de tous les instants. Cette semi-pauvreté les pousse même à déménager en 1919, et à louer un appartement plus petit sur la rue de Rennes ; appartement qui va devenir synonyme pour de Beauvoir de toutes les frustrations, de toutes les mesquineries, et qui sera le théâtre de la lutte mère/fille poussée à son paroxysme dans les dernières années de

Sorbonne : dix ans d'incompréhension grandissante entre les deux anciennes complices et qui définiront la trajectoire anti-conformiste de Simone de Beauvoir.

Zaza va donc devenir la seule lumière émanant du Cours Désir. Bien qu'issue de la meilleure bourgeoisie, Elizabeth Lacoïn choque par son franc-parler et son intelligence ; elle semble se moquer cordialement des demoiselles faisant office d'enseignantes.

Fort rapidement, les deux adolescentes vont être considérées comme des « inséparables », leur émulation intellectuelle va être encouragée par l'école et leur amitié agréée par les deux familles tant que celle-ci aura la saveur fade des amitiés de jeunesse qui ne sont pas faites pour durer. Ce que les deux familles n'ont pas compris, dès le départ, c'est la profondeur de cet attachement, surtout du côté de Simone de Beauvoir qui éprouve pour Zaza une admiration sans bornes, qui lui reconnaît tous les talents et qui lui envie son aisance, sa beauté non disgraciée par la puberté et surtout les opportunités de sa vie de jeune bourgeoise aisée. Sa propre famille, quant à elle, vivote sur les vestiges exsangues de l'Avant-Guerre. Très révélateur est l'éblouissement que Simone de Beauvoir ressent lors du retour de son amie d'un voyage en Italie où elle a parfait son éducation artistique comme il se doit pour une jeune fille de la haute bourgeoisie dont la seule carrière possible est le mariage, alors que déjà Simone de Beauvoir sait qu'elle n'aura pas de dot, qu'elle devra sûrement gagner sa vie et par conséquent déchoir selon les critères paternels.

Le récit de ce voyage s'inscrit dans le schéma de l'adoration : « Elle fit un voyage en Italie ; au retour, elle me parla des monuments, des statues, des tableaux qu'elle avait aimés ; j'enviai les joies qu'elle avait goûtées dans un pays légendaire, et je regardai avec respect la tête noire qui enfermait de si belles images » (Beauvoir 1958 : 155).

Le voyage hors des frontières est une nouvelle fois fantasmé, la destination est légendaire parce que lue et découverte dans de nombreux ouvrages et elle est choisie par l'être aimée. Cette Italie que Simone de Beauvoir aimera tant et où elle séjournera si souvent avec Sartre, et dont elle apprendra la langue aux côtés de Zaza, prend ici une valeur quasi mystique, non pas dans son entité propre mais dans sa particularité émotionnelle ; on retrouvera cette disposition, ce mimétisme entre l'être aimé et une contrée lors de sa grande histoire d'amour avec l'écrivain américain Nelson Algren qui lui donnera les clés d'une autre Amérique à cent lieues de celle connue pour sa politique macarthyste. Bien souvent les destinations favorites de de Beauvoir seront intimement liées à des personnes, à des discussions ou bien à des livres.

Si l'amitié avec Zaza prend son plein essor, une relation importante d'une autre nature s'étiolle pour s'achever par une rupture complète et définitive : paradoxalement c'est lors d'un séjour en Limousin que la relation personnelle entre de Beauvoir et son Créateur prit fin. Dans cette campagne qui, de par sa beauté et sa perfection, avait été synonyme de sa toute puissance et de son incontournable présence, l'esprit troublé et échauffé par la lecture d'une nouvelle interdite de Balzac, Simone de Beauvoir renonça à Dieu. Ce que l'on nomme péché révélait en fait que l'existence ne peut être uniquement conjugée au futur et que les promesses divines ne pèsent pas lourd devant le *Carpe Diem* horacien qu'offrent à cet instant la lecture et la douceur d'une soirée d'été : « (...) je compris que rien ne me ferait renoncer aux joies terrestres. (...) Ergoter avec sa conscience, chicaner sur ses plaisirs ; ces marchandages m'écoeuraient » (Beauvoir 1958 : 190/191). Une page vient de se tourner pour toujours, les voyages en Limousin auront désormais le goût de la rébellion, secrète car elle n'ose dire à sa mère qu'elle a perdu la foi de sa pieuse enfance, cette mère qui, de par sa vie de bourgeoise déchu par les revers de fortune de son mari, est devenue une femme acariâtre, économe jusqu'à l'avarice et qui emplît l'appartement haï de ses cris et de ses réprimandes. Au retour d'un petit voyage chez une amie d'Hélène, où les deux jeunes filles ont découvert une famille unie et heureuse, une scène à propos d'une brosse à dents laissée en rade attise chez Simone de Beauvoir une révolte qui de sourde va devenir de plus en plus sonore signant l'acte de mort de

la relation entre les deux femmes : « Par contraste avec les jours sereins que je venais de vivre, l'aigre atmosphère où je me replongeais me parut soudain irrespirable.(...) Je ne sais si ma mère devinait qu'intérieurement je commençais à lui échapper ; mais je l'irritais, et elle s'emportait souvent contre moi (...) » (Beauvoir 1958 : 206/207). Dorénavant, le voyage sera une fuite, un refuge, une activité qui pourra être accomplie en dehors du cadre familial, même les séjours en Limousin vont être l'occasion de fuir la grande demeure et ses occupants et de s'aventurer encore plus loin dans les prairies et les bois environnants.

De plus en plus, Simone de Beauvoir comprend qu'une autre vie l'attend et que ses condisciples du Cours Désir, étroitement surveillées, emprisonnées dans la fadeur de leur condition de futures épouses catholiques et vertueuses, ne correspondent en rien à ce à quoi elle aspire. Zaza lui a fait découvrir la possibilité d'une vie bourgeoise sans niaiserie mais elle ne rejette pas son milieu et conçoit parfaitement le mariage et la maternité comme une « carrière ». Parfois, de belles jeunes femmes soulèvent le rideau et lui font prendre conscience de sa vie entre parenthèses : « (...) lorsque je vis apparaître une nouvelle recrue qui riait d'un rire vraiment gai, j'écarterais les yeux ; elle était championne de golf, elle avait beaucoup voyagé [...] » (Beauvoir 1958 : 211)

L'adolescence s'achève dans l'absence de Dieu, Simone de Beauvoir ayant réussi son baccalauréat, son existence adulte débute mais la pression sociale et familiale restent fortes. L'appartement de la rue de Rennes devient le théâtre de plus en plus fréquent d'éclats, la jeune femme est étroitement surveillée mais son amitié avec Zaza s'épanouit et se renforce. Elle commence néanmoins à créer son existence et à rejeter de plus en plus ouvertement les règles et les *diktats* de cette bourgeoisie dont elle est, en théorie, membre.

Les voyages n'ont pas encore le goût total de la liberté mais ils ébauchent de nouvelles possibilités, de nouvelles attentes et certaines angoisses inhérentes à une sexualité bridée mais naissante : « (...) j'avais dix-sept ans, et maman consentit à me mettre dans un train qui me conduirait directement de Paris à Joigny, où mes hôtes viendraient me chercher. C'était la première fois que je voyageais seule ; j'avais relevé mes cheveux, je portais un petit feutre gris, j'étais fière de ma liberté, et légèrement inquiète : aux stations, je guettais les voyageurs ; je n'aurais pas aimé me trouver enfermée dans un compartiment, en tête-à-tête avec un inconnu » (Beauvoir 1958 : 232).

Pas encore libérée de la tutelle maternelle mais à l'orée d'une nouvelle existence, Simone de Beauvoir, cette petite bourgeoise déclassée, va devenir après ses années de Sorbonne cette femme hors classe que de nombreux voyages enrichiront et formeront. Cette genèse des voyages n'est que l'annonce de 50 ans de périples de par la France et le monde : voyages de l'indépendance enfin réalisée en compagnie de Sartre dans les années 30, voyages de l'Occupation en défiance des lois allemandes, voyages de l'amour et de la passion aux Etats-Unis et ceux politiques et parfois ambigus beaucoup plus connus du grand public entrepris dans l'optique de l'engagement de l'écrivain.

On l'aura compris, écriture et voyages sont indissociables, cette envie de l'Ailleurs née grâce à l'écrit deviendra plus tard une partie intégrante de cette écriture indispensable à Simone de Beauvoir, car l'écriture s'inscrit dans le monde et de Beauvoir de par sa curiosité se doit de le connaître et il semble, à la lecture de ses écrits, qu'elle y soit parvenue de façon systématique et parfois contradictoire.

Bibliographie

- De Beauvoir, Simone, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, Folio, 1958.
- De Beauvoir, Simone, *La Force de l'âge*, Paris, Gallimard, Folio, 1960.

- De Beauvoir, Simone, *La Force des choses*, Paris, Gallimard, Folio, 1963.
- De Beauvoir, Simone, *Tout compte fait*, Paris, Gallimard, Folio, 1972.
- De Beauvoir, Simone, *Quand prime le spirituel*, Paris, Gallimard, 1979
- De Beauvoir, Simone, *Lettres à Nelson Algren, un amour transatlantique, 1947-1964*, Paris, Gallimard, 1997.
- Bair, Deirdre, *Simone de Beauvoir*, Paris, Fayard (traduction française), 1991.